

AFRIQUE

# Rwanda : le fatalisme des rescapés de Kigali

*Dans la capitale assiégée, ceux qui ont échappé aux massacres ne craignent plus les dangers des combats*

KIGALI

*de notre envoyé spécial*

Seul survivant de sa famille, une valise en carton à la main, Etienne Bizimana attend l'appel de son nom pour monter dans un camion. D'origine tutsie, il a choisi, pour plus de sécurité, de partir vers la zone contrôlée par le Front patriotique rwandais (FPR, mouvement rebelle de la minorité tutsie).

Sur l'esplanade de l'église de la Sainte Famille, à Kigali, ils sont aujourd'hui trois cents, réfugiés depuis deux mois à la mission, à vouloir être évacués. Cent quatre-vingts vont partir du côté rebelle et cent vingt rester en zone gouvernementale, mais plus au sud, loin des bombes qui ne cessent de tomber sur la capitale.

*« Il y avait des gendarmes pour notre sécurité, affirme Etienne, mais on avait quand même peur des miliciens qui tournaient nuit et jour autour de l'église. »*

Les proches d'Etienne ont tous été massacrés par les miliciens, en majorité hutus, du MRND (l'ancien parti unique) dans les jours qui ont suivi la mort du président (hutu) Juvénal Habyarimana, tué dans l'explosion de son avion au-dessus de Kigali, le 6 avril. Les responsables du MRND (Mouvement républicain national pour la démocratie et le développement) et les partis de la mouvance présidentielle ont immédiatement attribué l'attentat au FPR.

La vengeance postulée des Hutus s'est doublée d'un mouvement massif d'élimination des Tutsis et des opposants hutus, organisé dans chaque commune

par les *Interhamwé* (« ceux qui combattent ensemble »), les miliciens du MRND. Au rond-point de Kacyiru, le convoi des Nations unies qui arrive de la Sainte Famille croise celui qui vient d'embarquer au stade Amahoro (en zone rebelle), les réfugiés qui ont préféré se rendre en zone gouvernementale. L'escorte de l'armée régulière a fait demi-tour à quelques mètres des premiers barages FPR.

A 15 kilomètres à l'est de la capitale, dans le village de Kabuga, les camions blancs de la MINUAR (Mission des Nations unies pour l'assistance au Rwanda) débarquent leurs passagers au milieu des cris de joie.

Les nouveaux arrivés s'installent dans ce village ravagé par les combats et les pillages. La nourriture est abondante. Autour, les champs abandonnés n'attendent que les moissons. Pour l'eau, il faut aller s'approvisionner à une source lointaine. Ici, il n'y a plus la peur des bombardements aveugles, et, surtout, la menace permanente des miliciens a disparu. Cela se lit sur les visages; même ceux qui ont vécu deux mois d'enfer ont le sourire. Viviane s'est cachée, depuis le 7 avril, dans la résidence de son patron, un européen qui a été évacué dès les premiers jours de la guerre. Dissimulée dans un plafond pour échapper aux miliciens qui fouillaient les maisons, elle a pu faire parvenir un message à sa sœur, qui habite Paris. Celle-ci a prévenu le FPR, qui a envoyé des soldats chercher Viviane, de nuit, quand le front s'est rapproché de son quartier.

En zone gouvernementale, les choses sont plus préoccupantes. Le convoi est passé à proximité du « carrefour Kadhafi » que les Forces armées rwandaises (FAR) défendent avec acharnement. A l'aller, et au retour, les véhicules des Nations unies ont été la cible de tirs venant des positions du FPR, selon toute vraisemblance. Les réfugiés ont été débarqués dans un camp déjà surpeuplé où les secours alimentaires parviennent difficilement du fait des combats.

Les réfugiés affluent dans la zone gouvernementale, qui se rétrécit au fur et à mesure de l'avancée du FPR; il est impossible de se nourrir dans les champs. Et les organisations humanitaires n'ont pas encore pu accéder à la zone des entrepôts de Kigali, à moitié conquise par les rebelles. De plus, l'ONU est souvent obligée de suspendre ses opérations, lorsque les « casques bleus » sont pris pour cible ou tués, comme mardi dernier, quand le capitaine Diagne a été touché à la tête par un éclat d'obus. Depuis deux mois, plusieurs fois par jour, l'officier sénégalais traversait courageusement la ligne de front.

Devant cette incertitude, beaucoup ont choisi de rester à la Sainte-Famille, priant pour que les bombes n'atteignent plus la mission qui a été touchée quatorze fois. Le dernier obus est tombé dans la chambre du Père Wenceslas Munyeshyaka, qui par miracle était absent cette nuit-là. *« Ce n'est pas parce qu'il y a une crise politique que les gens ne s'aiment pas, s'exclame le Père Wenceslas, résolument optimiste. Les relations entre les gens se tendent quand le front évolue. Il faut arriver à un cessez-le-feu; c'est le seul moyen de calmer la population! Il y a des militaires et même des miliciens qui ont amené des familles tutsies dans mon église. »*

En zone gouvernementale, depuis l'annonce des opérations de transfert des « otages » de chaque camp, d'autres personnes, cachées chez elles, sont venues se réfugier à l'Hôtel des Mille collines ou à la Sainte-Famille, souvent en payant à prix d'or une escorte, afin d'être évacuées par les Nations unies. Nassir Mohammed, commerçant pakistanais, est resté pendant sept semaines dans son quartier de Nyamirambo, « infesté » de miliciens, pour protéger la famille de sa fiancée tutsie. *« Ça m'a coûté beaucoup d'argent, dit-il, mais nous sommes tous en vie, c'est l'essentiel. Certains jours, les obus pleuvaient autour de nous. Mais nous refusions de sortir, en nous disant: Mieux vaut être tué par une bombe que par une machette. »*